

EXPLORATIONS D'UN BASSIN-VERSANT

TD EXPLORATOIRE

MI & M2 / Semestre 2

D.E. AT&M | ENSA-Marseille

Lundi 24 avril - Vendredi 28 Avril 2023.

“Littéralement et étymologiquement parlant, une biorégion est un « lieu de vie » (life-place) – une région unique qu’il est possible de définir par des limites naturelles (plus que politiques), et qui possède un ensemble de caractéristiques géographiques, climatiques, hydrologiques et écologiques capables d’accueillir des communautés vivantes humaines et non humaines uniques. Les biorégions peuvent être définies aussi bien par la géographie des bassins versants que par les écosystèmes de faune et de flore particuliers qu’elles présentent ; elles peuvent être associées à des paysages reconnaissables (par exemple, des chaînes de montagnes particulières, des prairies ou des zones côtières) et à des cultures humaines se développant avec ces limites et potentiels naturels régionaux. Plus important, la biorégion est le lieu et l’échelle les plus logiques pour l’installation et l’enracinement durables et vivifiants d’une communauté.”

Robert Thayer¹

“un monde est à la fois un moment et une maquette du monde, c’est-à-dire un territoire physique et symbolique où l’on pourrait imaginer de projeter l’entière existence, parce que sa disposition et sa configuration, les soins apportés à son ménagement et son amélioration en font un lieu de séjour, complet dans son genre. Par « y projeter l’entière existence », je veux dire qu’un monde est un territoire relativement autonome, qui pourrait au besoin se suffire : un territoire viable, capable de satisfaire au minimum, et si possible mieux encore, l’ensemble des « fonctions » essentielles (habiter, travailler, se récréer, mais aussi se nourrir, se retrouver, échanger, converser...) que l’industrialisation avait séparées et que les urbanistes modernes se sont encore ingéniés à distinguer.”

Sébastien Marot

Lorsqu’il s’agira ultimement de déterminer les frontières biorégionales adéquates, ce sera toujours aux résidents de la zone de le faire, aux habitants de cette terre, qui la connaîtront toujours le mieux. (...) C’est pourquoi je pense que les décisions finales relatives aux délimitations des frontières biorégionales ou aux différentes échelles auxquelles créer les institutions humaines peuvent tranquillement être laissées aux personnes qui y vivent, à condition qu’elles aient accompli leur travail de perfectionnement de sensibilité biorégionale et qu’elles aient aiguisé leur conscience biorégionale. Plus concrètement il s’agira d’apprendre et d’explorer leur environnement, de dessiner voire, si nécessaire, de redessiner ou de redéfinir les limites confortables de leurs territoires et de réajuster leurs organisations et leurs implantations pour qu’elles s’ajustent entre elles.“

Kirkpatrick Sale, *l’Art d’habiter la Terre*, 1985.

¹ Thayer, *LifePlace. Bioregional Thought and Practice*, Berkeley :University of California Press, 2003, p. 3.

“(…) c’est une révolution formidable qui est en cours. Et c’est précisément dans ce contexte qu’il y a un sens à rapprocher biorégionalisme et discipline architecturale. Parce que le biorégionalisme fournit un imaginaire, un état d’esprit, une éthique générale dans laquelle développer cette nouvelle manière de faire de l’Architecture. C’est indispensable car on n’est qu’au début de cette grande transformation, et il y a tellement de résistances !”

Mathias Rollot²

Dans le prolongement de l’exposition [Taking The Country's Side | Prendre la clé des champs](#) présentée à la Friche Belle de mai (Marseille) du 10 Février au 21 mai 2023,

le TD exploratoire de ce semestre se résume à votre participation à l’événement **TERRES COMMUNES**, qui est organisé du 24 au 30 avril 2023 : des conférences, rencontres, ateliers, mais également des marches et visites programmées par les partenaires, à la Friche la Belle de Mai (salle SEITA) puis dans le territoire agricole marseillais.

Du lundi 24 au jeudi 27 avril :

participation aux conférences, conversations avec les personnalités invitées, aux ateliers de cartographies ainsi qu’à la présentation des travaux du réseau ERPS³ des écoles.
(Programme de l’événement ici : <http://www.cite-agri.fr/terres-communes/>).

Le vendredi 28 avril :

- de 09h à 17h : **un atelier de cartographie** en marchant dans le bassin-versant des Aygalades, en compagnie des participants à l’événement TERRES COMMUNES et de personnalités invitées - Visites sur le terrain, présentation de travaux et atelier cartographique avec des habitants, membres du collectif des Gammars, emmenés par le paysagiste Julien Rodriguez.
- Rencontre avec Hannah Palmer à la Cité des Arts de la rue:
Hannah Palmer est urbaniste et écrivaine, connue notamment pour son livre *Flight Path: A Search For Roots Beneath The World's Busiest Airport*, qui décrit son expérience personnelle ainsi que ses recherches sur les communautés détruites par l’expansion de l’aéroport international Hartsfield-Jackson d’Atlanta. Son travail a donné naissance à une campagne environnementale pour restaurer les sources de la rivière Flint, en Géorgie, et a donné naissance au projet [Finding the Flint](#). Cette initiative pluridisciplinaire vise à atténuer les conséquences de l’urbanisation et son impact sur l’environnement. Hannah Palmer a également fondé l’[Atlanta Creek League](#), qui propose d’aborder sous la forme ludique d’une compétition sportive la gestion locale des ruisseaux des trois principaux bassins hydrographiques d’Atlanta : la South River, la Flint River et la Chattahoochee River.

www.hannahspalmer.com / www.atlantacreekleague.com

² cité in *Qu’est-ce qu’une biorégion*, Mathias Rollot & Marin Schaffner, p.58

³ Espace Rural Projet Spatial :

<https://www.culture.gouv.fr/Thematiques/Architecture/Formations-recherche-et-metiers/Actualites-des-ecoles-d-architecture/Le-reseau-d-enseignement-et-de-recherche-Espace-rural-projet-spatial-habilite-Reseau-scientifique-thematique-par-le-ministere-de-la-Culture>

Écouter l'intervention d'Hannah S. Palmer, "*How to Fall in Love with a Creek.*" lors de la Nuit des idées au National Center for Civil and Human Rights, Atlanta, 4 mars 2023: [hannah_palmer.mp4](#)

- 19h30 : **Nul homme n'est une île** - Projection du film de Dominique Marchais, au cinéma le Gyptis, sur une proposition d'Image de Ville. Rencontre avec le réalisateur et conversation avec Sébastien Marot.

Le mercredi 03 mai:

- 17h30-18h30 : **Enregistrement de l'émission *Pâtes au beurre***, dans les studios de Radio-Grenouille à la Friche la Belle de mai - retours critiques sur la traversée de la programmation de *Terres Communes*. L'émission sera diffusée la semaine suivante sur les ondes de la Grenouille (88.8 FM) et en podcast sur les réseaux.

—

Enseignants : F. Gimmig, E. Dussol, A. Field

BIBLIOGRAPHIE

Pour préparer votre participation aux rencontres *Terres Communes*, vous trouverez l'ensemble de ces ouvrages à la librairie de la salle des machines (Friche la Belle de Mai) :

sur le sujet aux éditions Wildproject, Marseille :

- *Les territoires du vivant, un manifeste biorégionaliste*, par Mathias Rollot.
- *Qu'est-ce qu'une biorégion ?* par Marin Schaffner & Matthias Rollot
- *Les Veines de la terre*, par Marin Schaffner, Mathias Rollot et François Guerroué
- *Le Sens des lieux*, par Gary Snyder
- *L'Art d'habiter la terre*, par Kirkpatrick Sale
- *Un sol commun - Lutter, Habiter, Penser*, par Marin Schaffner.
- *Le Grand Paris après l'effondrement*, pistes pour une Île-de-France biorégionale, par Agnès Sinaï, Yves Cochet, Benoît Thévard.

et pour aller plus loin :

- *Comment s'orienter ? Permaculture et descente énergétique*, par David Holmgren, une traduction de Sébastien Marot.
- *Plurivers, un dictionnaire du post développement*, ouvrage collectif.
- *Résister au désastre*, une présentation du livre d'Isabelle Stengers (éditions Wildproject) ?
- *La Propriété de la terre*, par Sarah Vanuxem

également aux éditions parenthèses, Marseille :

- *Justes milieux - Palmarès des jeunes urbanistes 2022*, sous la direction de Pauline Sirot.
- *Densifier / Dédensifier, Penser les campagnes urbaines*, sous la direction de Jean-Michel Léger et Béatrice Mariolle
- *Le périurbain, espace à vivre*, sous la direction de Florian Muzard et Sylvain Allemand.
- *Adaptation au changement climatique et projet urbain*, par Solène Marry
- *Go West, Des architectes au pays de la contre-culture*, par Caroline Maniaque

et aussi :

- *la Biorégion Urbaine, petit traité sur le territoire bien commun*, par Alberto Magnaghi.
- *Sous les pavés, la terre. Agricultures urbaines et résistances dans les métropoles*, par Flaminia Paddeu, ed. Seuil

LE SENS DES LIEUX

Un bassin-versant est quelque chose de merveilleux à prendre en compte : ce processus (pluie, cours d'eau, évaporation des océans) fait que chaque molécule d'eau sur terre fait le grand voyage tous les deux millions d'années. La surface est sculptée en bassins-versants – une sorte de ramification familiale, une charte relationnelle et une définition des lieux. Le bassin-versant est la première et la dernière nation dont les limites, bien qu'elles se déplacent subtilement, sont indiscutables. Les races d'oiseaux, les sous-espèces d'arbres et les types de chapeaux ou les habits de pluie se répartissent souvent par bassins-versants. Pour le bassin-versant, les villes et les barrages sont éphémères et ne comptent pas plus qu'un rocher qui tombe dans la rivière ou qu'un glissement de terrain qui bouche temporairement la voie. L'eau sera toujours là et elle arrivera toujours à se frayer un passage. Aussi contrainte et polluée que puisse être la rivière de Los Angeles aujourd'hui, on peut aussi dire que de manière plus globale cette rivière est vivante et qu'elle coule bien en dessous des rues de la ville dans des caniveaux géants. Peut-être que de telles déviations l'amuse. Mais nous qui vivons à l'échelle des siècles et non de millions d'années devons maintenir ensemble le bassin-versant et ses communautés afin que nos enfants puissent profiter de l'eau pure et de la vie qui gravite autour de ce paysage que nous avons choisi. Du plus petit des ruisseaux situés au sommet de l'arête jusqu'au tronc principal d'une rivière approchant les plaines, la rivière ne constitue qu'un seul lieu et qu'une seule terre.

Le cycle de l'eau inclut nos sources et nos puits, le manteau neigeux de la Sierra Nevada, nos canaux d'irrigation, nos stations de lavage et les saumons qui remontent la rivière au printemps. C'est la rainette crucifère dans l'étang et le pic glandivore qui papotent sur le reste d'un vieux tronc. Le bassin-versant ne répond pas à la dichotomie ordonnée/désordonnée, car ses formes sont libres, mais d'une certaine manière inévitables. La vie qui se développe à l'intérieur du bassin-versant constitue la première forme de communauté.

Le programme d'un conseil de bassin-versant commence de manière modeste : « essayons de réhabiliter notre rivière de telle manière que le saumon sauvage puisse s'y reproduire de nouveau. » En essayant de compléter ce programme, une communauté est susceptible de devoir lutter contre l'industrie forestière commerciale en amont, l'accaparement de l'eau pour sa vente en aval, la pêche au filet taïwanaise au large dans le Pacifique nord et toute une série d'autres menaces nationales et internationales pour la santé du saumon.

Si une foule de gens se joint à l'effort – des gens de l'industrie forestière et du tourisme, des ranchers et des paysans bien établis, des retraités qui pêchent à la mouche, des entreprises et les nouveaux-arrivants qui vivent dans les forêts – quelque chose pourrait en sortir. Mais si cet accord commun était imposé d'en haut, ça n'irait nulle part. Seul un engagement populaire sur le long terme pour préserver le territoire peut apporter la stabilité politique et sociale nécessaire à la conservation de la richesse biologique des régions californiennes.

Toute la propriété des terres publiques est en fin de compte tracée dans le sable. Les limites et les catégories de gestion ont été créées par le Congrès et le Congrès peut s'en

débarrasser. La seule « juridiction » qui durera dans le monde de la nature sera le bassin-versant, et même celui-ci change légèrement au fil du temps. Si au cours du 21^e siècle, une pression de plus en plus forte a pesé sur les terres publiques pour qu'elles soient ouvertes à l'exploitation et à l'utilisation, alors les locaux (les populations du bassin-versant) seront les derniers (et peut-être les plus efficaces) remparts possibles. Espérons que nous n'en arrivions jamais jusque-là.

Le mandat du gestionnaire des terres publiques et celui des gens du *Fish and Wildlife Service* les orientent inévitablement vers les questions liées aux ressources. Ils proposent de faire ce que nous pourrions appeler un « biorégionalisme écologiste ». L'autre mouvement, qui vient des communautés locales, pourrait être appelé « biorégionalisme culturel ». Je voudrais à présent me tourner vers le biorégionalisme culturel et les idées qu'il contient en matière de réalisations concrètes pour l'Amérique de la fin du millénaire.

Habiter les lieux – la notion est connue depuis des décennies et est habituellement rejetée comme étant provinciale, arriérée, ennuyeuse et potentiellement réactionnaire. Mais il existe à présent de nouvelles dynamiques. La mobilité qui a caractérisé la vie américaine jusque-là touche à sa fin. On pourrait voir dans le fait que les Américains déménagent de moins en moins la possibilité, la première depuis plus d'un siècle, de redonner une chance à la démocratie participative.

Daniel Kemmis, le maire de Missoula, dans le Montana, a écrit un bon petit livre intitulé *Community and the Politics of Place*⁴. M. Kemmis souligne le fait qu'au 18^e siècle le terme républicain était synonyme d'une politique de l'engagement communautaire. La première pensée républicaine a été élaborée à l'encontre des théories fédéralistes qui souhaitaient gouverner en équilibrant les intérêts concurrents, en mettant au point un ensemble de procédures formalistes, en maintenant l'équilibre des pouvoirs (ce qui menait à des auditions devant des experts putatifs) en lieu et place de discussions directes entre parties adverses. Kemmis cite Rousseau : « Il ne faut assembler personne pour cela : au contraire, il faut tenir les sujets épars ; c'est la première maxime de la politique moderne. » Quel principe organisationnel permettrait de rassembler les citoyens ? Il en existe plusieurs et tous, à leur manière, ont leur utilité. Les gens se sont organisés par appartenance ethnique, par religion, par race, par classe, par catégorie d'emplois, par genre, par langue et par âge. Dans une société extrêmement mobile où les gens n'ont de cesse de bouger, l'organisation thématique est parfaitement compréhensible. Mais le lieu, le plus vieux des principes organisationnels (après la parenté), s'est développé récemment aux États-Unis.

Kemmis avance l'idée que « **les gens découvrent leur pouvoir de citoyens en habitant dans un même lieu s'ils y restent assez longtemps** ». En s'ancrant dans un lieu, les gens participeront de manière volontaire aux projets de la communauté, rejoindront les conseils d'école et accepteront d'être nommés et élus. Les esprits bien formés, qui sont souvent contraints par la politique de leur compagnie ou de leur agence à se déplacer en permanence, contribueront de manière significative à la vie de leur quartier si on les autorise à rester à un endroit. Et puisque les élections locales s'occupent des problèmes du moment, beaucoup plus de gens viendront voter. La vie civique s'en retrouvera renforcée.

⁴ Norman, University of Oklahoma Press, 1990

Ceci ne sera pas un « nationalisme » avec tous les dangers qu'il comporte, tant que le sens des lieux n'est pas entièrement associé à l'idée de nation. Le biorégionalisme évolue en dehors de tout espace délimité par une politique éphémère (et souvent brutale et dangereuse). Ils nous font croire que la « citoyenneté » existe dans un lieu appelé (par exemple) la grande Central Valley, qui compte parmi ses membres des chênes blancs, des sauvagines migratrices autant que des humains. Un lieu (qui a un climat, des insectes), comme le dit Kemmis, « développe des pratiques, crée de la culture ».

Une autre réussite de l'écologie des systèmes et de la pensée biorégionaliste est d'avoir accru notre sentiment de nature en nous faisant prendre conscience que les villes et les banlieues font partie du système. Contrairement aux biorégionalistes écologistes, les biorégionalistes culturels doivent absolument inclure les villes dans leur système de pensée. La pratique du biorégionalisme urbain (« les villes vertes ») a pris un bon départ à San Francisco. Il n'y a pas un type de milieu qui ne permette d'apprendre et de vivre en lien étroit avec les systèmes sauvages – du milieu urbain jusqu'à la plantation de betteraves à sucre. Les oiseaux migrent, les plantes sauvages cherchent à se frayer un chemin, les insectes, quoi qu'il en soit, mènent une vie sans entraves, les rats laveurs traversent les passages piétons à deux heures du matin et les pépinières essayent de savoir qui elles sont. Il y a quelque chose de stimulant, de convivial et d'assez radical là-dedans.

Le modèle bassin-versant/biorégion/ville-État laisse entrevoir une économie d'échelle. Imaginez une Ville-État style Renaissance qui a devant elle le Pacifique et derrière elle son arrière-pays biorégional qui remonte jusqu'aux sources de tous les cours d'eau qui nourrissent sa baie. La bio-ville-région de San Francisco/des rivières de la vallée/des sources de Shasta ! Je m'inspire ici de *Cities and the Wealth of Nations*⁵, un livre captivant de Jane Jacob où elle avance l'idée que ce sont les villes, non les États-nations, qui sont les vrais centres de l'économie et que la ville doit toujours être comprise comme ne faisant qu'un avec l'arrière-pays.

Cette conception non nationaliste de la communauté, pour laquelle il est essentiel de s'impliquer dans un lieu unique, ne peut pas être ethnique ou raciste. De cette idée émerge ce qui est peut-être l'élément le plus savoureux dans la réflexion qui découle d'une pensée de la politique conçue à partir des lieux : toute personne, peu importe son ethnie, sa langue, sa religion ou son origine est la bienvenue, dans la mesure où elle mène une vie en bonne intelligence avec les lieux. La région de la grande Central Valley ne préfère pas l'anglais à l'espagnol, ou au japonais ou au hmong. Si elle devait avoir une préférence, elle préférerait sûrement les langues qu'elle a entendues pendant des milliers d'années, tel que le maidu ou le miwok, tout simplement parce qu'elle est habituée à les entendre. Mythologiquement parlant, elle accueillera quiconque choisit de respecter les usages, d'exprimer de la gratitude, de comprendre les outils et d'apprendre les chants nécessaires pour vivre ici.

Ce type de culture en devenir est accessible à toute personne prête à faire le pas en avant, peu importe son origine. Elle n'implique pas de laisser derrière soi ses croyances bouddhistes, juives, chrétiennes, animistes, athéistes ou musulmanes, mais simplement d'ajouter à sa croyance ou à sa philosophie une acceptation sincère des valeurs profondes du monde naturel et du statut de sujet des êtres non humains. Une culture des lieux sera

⁵ New York, Random House, 1984

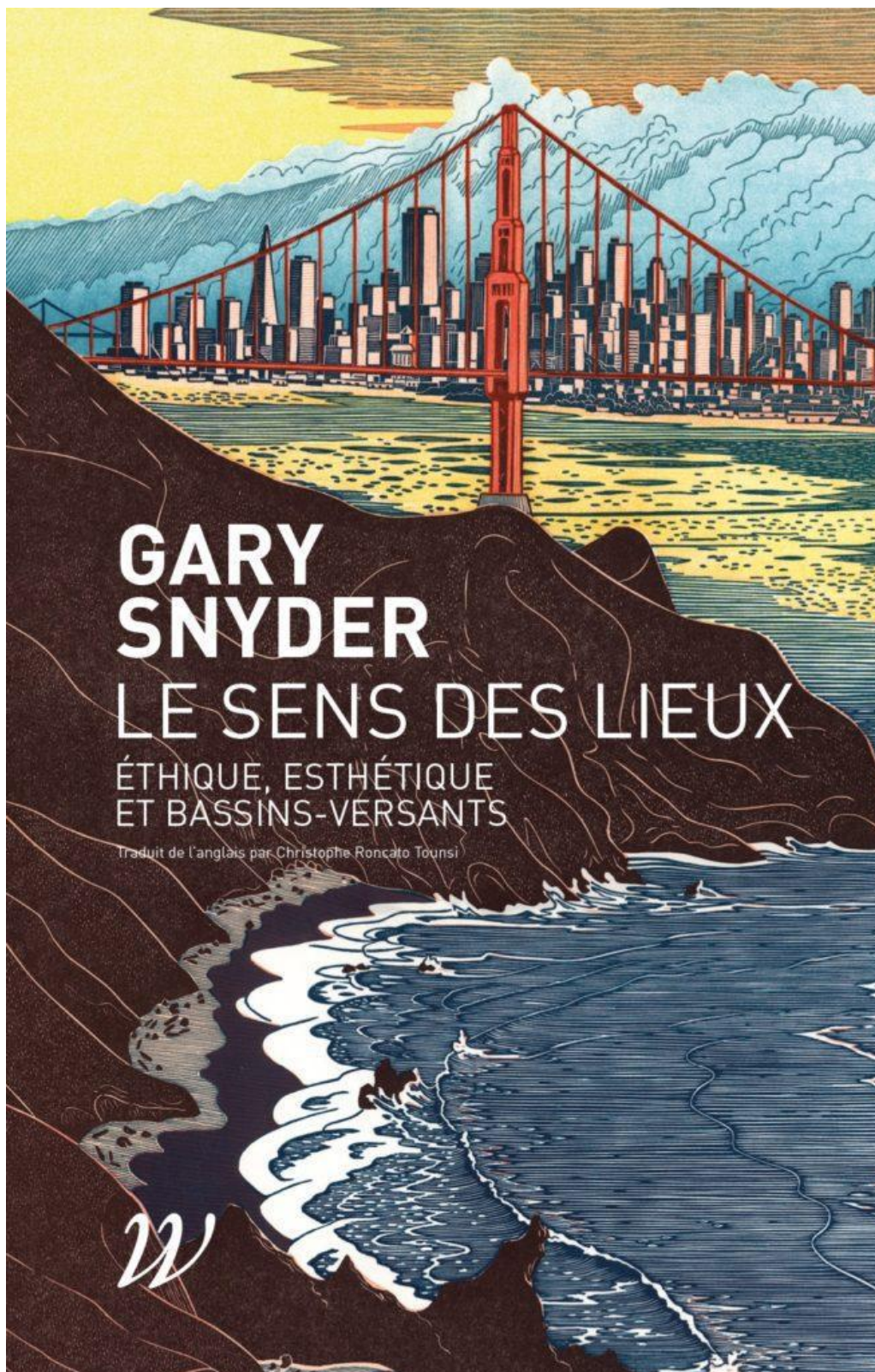
créée qui inclura les « États-Unis » tout en les dépassant pour intégrer le continent, la terre elle-même, « l'île Tortue ». Nous pourrions montrer aux nouveaux arrivants en provenance d'Asie du Sud-Est et d'Amérique du Sud les tracés de nos rivières, les collines les plus lointaines et leur dire : « Votre arrivée ici ne veut pas dire que vous êtes uniquement aux États-Unis. Vous vivez dans ce superbe paysage. S'il vous plaît, prenez le temps d'apprendre à connaître ces rivières et ces montagnes et soyez les bienvenus. » Les Euro-Américains, les Asiatico-Américains, les Afro-Américains peuvent, s'ils le souhaitent, devenir des natifs « régénérés » de « l'île Tortue ». En faisant cela, nous finirons peut-être par gagner le respect de nos prédécesseurs les Amérindiens, qui sont encore présents et qui essayent encore de nous apprendre à savoir où nous sommes.

La connaissance du bassin-versant et le biorégionalisme ne sont pas uniquement de l'écologisme, pas uniquement un moyen de résoudre les problèmes sociaux et économiques, mais un changement d'attitude qui vise à résoudre les problèmes naturels et sociaux à travers la pratique d'une citoyenneté profonde ancrée à la fois dans le monde social et naturel. Si le sol devient notre terrain d'entente, le dialogue collectif (humain et non humain) va pouvoir recommencer.

*Californie : herbes dorées, brouillard gris argenté,
Séquoias vert-olive, chaparral bleu-gris,
Collines serpentes argentées.
Granit blanc aveuglant,
Falaises rocheuses maritimes bleu-noir.
– Ciel bleu d'été, eau de marécage marron,
Raides rues violettes – villes de crème chaude.
Nombreuses couleurs de la terre, nombreuses couleurs de la peau.*

Gary Snyder

Extrait de *Le sens des lieux - Éthique, esthétique et bassins-versants*, Éditions Wilproject, 2018.
Traduit de l'anglais (américain) par Christophe Roncato Tounsi.



UN FLEUVE SORT DE SON LIT

*Nul ne sait
Que le ruisseau
Né de la petite source
A l'intention d'aller vers la mer*

Abbas Kiarostami

Le ruisseau des Aygalades a longtemps souffert de sa réputation et doit aujourd'hui être considéré comme un cours d'eau important. Afin d'y remédier, le collectif des Gammarets cherche à agir sur ses représentations. À travers des projets artistiques, des balades, des chantiers d'insertion pour le réaménagement des berges, le fleuve côtier émerge petit à petit dans les imaginaires collectifs.

Communauté concernée - Se relier

Seul un engagement collectif populaire prenant en compte la variété des besoins de tous·tes les riverain·e·s peut assurer la stabilité politique et sociale nécessaire au bien-être du ruisseau. Le collectif des Gammarets engage et relie des actions communes comme des fêtes, des ramassages, des moments de rassemblements afin que tous·tes les acteur·trices puissent se rencontrer et fabriquer ensemble une communauté concernée par les enjeux du ruisseau.

Pédagogie de l'eau - Connaître le ruisseau

Prendre soin du ruisseau demande des savoirs divers, multiples, complexes. Collecter et partager des connaissances sur le ruisseau, de la petite à la grande histoire, est un des objectifs du collectif des Gammarets pour se fabriquer une culture commune. Gazettes, cahiers pédagogiques, conférences, enquêtes partagées, à travers le ruisseau, c'est toute l'histoire industrielle du bassin versant des Aygalades et l'histoire arrière-portuaire de Marseille qui se déploie.

Restauration attentionnée - Agir pour améliorer son état écologique

Veiller sur la cohérence des projets et des différentes politiques publiques de l'eau est essentiel puisque le ruisseau est aujourd'hui intégré à des projets de restauration écologique. Le collectif favorise la rencontre des considérations techniques et des dynamiques locales afin que le dialogue laisse place à des décisions en toute conscience.

le collectif des Gammarets

LE COLLECTIF DES GAMMARES

“Du plus petit des ruisseaux situés au sommet de l’arête jusqu’au tronc principal d’une rivière approchant les plaines, la rivière ne constitue qu’un seul lieu et qu’une seule terre. »

—
Gary Snyder, *Le Sens des lieux, Éthique, esthétique et bassins-versants*.

Réunissant des structures et des habitants actifs le long du ruisseau des Aygalades, le collectif des Gammare⁶ souhaite prendre soin du cours d’eau, favoriser un meilleur partage des connaissances, relier les initiatives et les territoires du bassin versant, proposer des actions communes en vue de participer à la restauration écologique du fleuve côtier Aygalades / Caravelle.

Le collectif réunit à ce jour le Bureau des guides du GR2013, Hôtel du Nord, l’ApCAR (Association pour la Cité des Arts de la Rue), les CIQ riverains, les AAA (Association des Amis des Aygalades), l’association AESE (Action Environnement Septèmes et Environs), Natural Solutions, les artistes-voisins, Sud Side et le collectif SAFI.



Pour en savoir plus:

<https://www.gr2013.fr/les-aygalades/>

<https://colibris-wiki.org/leruisseaucaravelleaygalades/?te>

Pour suivre l’actualité des Gammare :

<https://www.facebook.com/gammare/>

Pour aller à la rencontre du Ruisseau :

<https://www.gr2013.fr/gazette-du-ruisseau/>

Pour découvrir les outils pédagogiques créés avec le collectif SAFI:

[La balade du Caprisun](#), [La petite collection](#), avec Geoffroy Mathieu et Nicolas Mémain pour le FRACPACA, *Le cahier du ruisseau*, dans le cadre du programme *Nature For City Life*⁷.

⁶ “Les Gammaridae (gammaridés ou gammare) sont une famille de crustacés appartenant à l’ordre des amphipodes. Ils sont considérés comme de bons marqueurs biologiques et bioindicateurs de la qualité de l’eau. Les gammare sont sédentaires et résistants à certains micro-polluants. Lors de l’évaluation de l’indice biotique général normalisé d’un cours d’eau, la présence de gammare peut indiquer un milieu de qualité médiocre si d’autres espèces plus exigeantes ne sont pas également présentes et si la gamme d’espèces de gammare est faible”.

— Cf G. Tuffery et J. Verneaux, « Une méthode zoologique pratique de détermination de la qualité biologique des eaux courantes. Indices biotiques », Ann. Scient. Univ. de Besançon: Zoologie, Besançon, no 3, 1967, p. 79-90.

⁷ <http://www.nature4citylife.eu/>

Depuis 2018, le collectif des Gammars propose avec les artistes une série d'actions pour faire découvrir le fleuve côtier :

- des marches (*la Remontée des Aygalades I, II & III*, 2017-2019-2022),
- des conférences (*Voix d'eau*, lors des Dimanches aux Aygalades),
- des opérations de nettoyages (*Opération Plastic Valley*, *la Fête du Ruisseau*),
- des outils pédagogiques (*la balade du Caprisun*, *le cahier du ruisseau*),
- la publication d'une "revue" (*La gazette du Ruisseau*),
- une fête du ruisseau (les 28-29 mai, 4-5-6 juin, 11-12 juin 2022).

Avec les associations partenaires, le collectif travaille sur des projets variés, en collaboration avec les collectivités territoriales et les opérateurs privés :

- Un outil cartographique à l'échelle du bassin-versant, afin de rassembler de la connaissance, mieux connaître son territoire et fédérer ses acteurs ;
- La construction d'un réseau de stations d'observations, afin de s'approcher au plus près du ruisseau et rassembler les riverains sur le terrain des actions ;
- Le tracé d'une variante du sentier de randonnée GR 2013, afin de parcourir ses berges et relier les communautés d'habitants.

“La connaissance du bassin-versant et le biorégionalisme ne sont pas uniquement de l’écologisme, pas uniquement un moyen de résoudre les problèmes sociaux et économiques, mais un changement d’attitude qui vise à résoudre les problèmes naturels et sociaux à travers la pratique d’une citoyenneté profonde ancrée à la fois dans le monde social et naturel. Si le sol devient notre terrain d’entente, le dialogue collectif (humain et non humain) va pouvoir recommencer.”

—
Gary Snyder⁸

⁸ in *le Sens des lieux, Éthique, esthétique et bassins-versants*, ed. Wildproject, Marseille, 2018.

VOIX D'EAU DANS LA VILLE ASSÉCHÉE (Marseille)

Chant pour la renaissance du fleuve côtier Caravelle / Aygalades

*Je suis en marche vers les gens de mon silence
Lentement, vers ceux près de qui je peux me taire ;
Je vais venir de loin, entrer et puis m'asseoir.
Je viens chercher ce qu'il me faut pour repartir.*

Louis Brauquier, cité par Jean-Claude Izzo, dans *Solea*

Ils elles marchent et leurs chaussures baskets bottes et godillots se teintent de rouge
ce n'est ni confusion ni sang ni drapeaux ils elles foulent ce terroir de bauxite qui me rappelle
cette longue route de latérite qui mène de Cayenne à Saint Laurent du Maroni
où nous aussi tentions de porter notre voix par-delà le désert vert de ce morceau
d'Amazonie menacée de ravages

ils elles arpentent la colline et chacun de leurs pas émet un craquement sec de fusible de
feu de brindilles dressées
colliers de perles de petits escargots secs comme des ongles morts

ils elles marchent et le soleil brûle les mots sitôt sortis des bouches volubiles
invisible la musique qu'on entend est un oiseau perdu

certaines ont remonté depuis l'embouchure cette rivière qu'on ne voit pas
ils elles suivent le cours la volonté de l'assainir
une parole cherche son lit de sens dans la broussaille des espérances bousillées
et des promesses abandonnées aux nuisances aux déchets

la musique est un serpent qui a soif

d'autres sont descendus depuis une improbable source qu'un géant cimentier a captée pour
les besoins des villes gloutonnes et des routes idiotes
ils elles drainent une origine de parole dont le sens premier semble s'être depuis longtemps
évanoui dans l'air vicié des pouvoirs et des injonctions tyranniques

ce n'est pas seulement promenade ils elles balisent l'époque avec les gestes de leurs
jambes
avec les mots d'un présent qu'ils refusent de fuir
car il faut prendre langue avec tout ce qui est y compris ce qui dérange

la musique est un insecte qui guette

ils elles marchent et prennent la mesure de ce qui fut détruit de ce qu'il faut faire renaître
non pas pour sauvegarder une réserve de nature jonchée de bonnes intentions
pour le plaisir des seuls marcheurs des dimanches et des centres-villes
mais parce que ce qui fut mérite de renaître
et ce qui renaît mérite de vivre comme bon lui semble

qu'il s'agisse d'une rivière d'un homme d'une femme d'une parole
sans quoi le monde avec son cours aléatoire ne serait plus le monde
les rats n'ont qu'à bien se tenir l'avenir leur sera rendu
à eux aussi

la musique est un animal terrifié

ils elles s'arrêtent et la sueur qui perle aux fronts n'atteint pas les rives de la rivière invisible,
ni leurs lèvres

car tout ce qui faisait murmures peu à peu fait parole commune
coule de source entre les lèvres entre les rives et l'on bâtit des cohérences face à la
diversité des horizons :
barres de béton usines en sursis friches inabordables
routes qui semblent aller de nulle part vers nulle part

la musique s'est tue comme un recueillement avant la naissance des eaux

soudain c'est la rivière qui bruisserait sous les roseaux
chacun prononcerait une parcelle de son cours
chaque mot une pierre qui roulerait dans le torrent des bouches
et le lichen entre les dents apprendrait à renaître
et le poisson qui descend croiserait le poisson qui remonte
et l'eau fredonnerait une ancienne rengaine en attendant le chant
le chant des Aygalades
il faudra l'arracher à la gorge des temps mauvais

pas sûr d'y parvenir – mais riche aura été la route

—

Marc Delouze,
Marseille-Fécamp, juin 2021.

LA MANIFESTATION DES IMAGES

“Ici, c’est déjà demain, les paysages nous proposent de regarder en face la catastrophe à venir. À moins que quelques êtres attentifs ne travaillent déjà à réparer.”

Geoffroy Mathieu ramène des images qui constituent un récit d’anticipation à partir de nos réalités contemporaines. Images au dos, il va à la rencontre des marcheurs, leur propose d’écouter des scientifiques expliquer les écocides que montrent ses photographies et les invite à se joindre à *La Manifestation des images*.

Lors du Congrès Mondial de la Nature (UICN) à Marseille, les images du ruisseau des Aygalades se manifestent dans la ville pour révéler l’état du ruisseau et engager une conversation autour du fleuve côtier Caravelle/Aygalades.

Les images présentées sont issues de *La mauvaise réputation*, une série de photographies acquises par le Centre National des Arts Plastiques (acquisition exceptionnelle) et un ouvrage publié en 2021 par les éditions Zoème.

Cette performance a été donnée pour la première fois le samedi 5 juin 2021, sur le terroir des boues rouges (avenue Ibrahim Ali, 13015 Marseille), dans le cadre du Printemps de l’Art Contemporain | PAC 2021⁹. Un repas partagé avec les participants de la Fête du ruisseau Aygalades/Caravelle a été proposé, suivi d’une performance conçue par le photographe Geoffroy Mathieu, avec la participation des scientifiques Christelle Gramaglia et Nicolas Debais et la complicité des musiciens de Grand8.

Voir la vidéo réalisée par Guillaume Beaudoin:
<https://www.youtube.com/watch?v=liZ31oSRsGc>

⁹ voir les images du film réalisé par Guillaume Baudoin (<https://youtu.be/liZ31oSRsGc>).



*ill. Congrès Mondial de la Nature, Marseille, 2021
crédits photographiques : Grégoire Edouard*

S'il nous faut maintenant, comme le suggère un nouveau mouvement anthropologique attaché à repenser nos relations au vivant, élaborer une révolution de pensée nous permettant d'échapper au paradigme moderne Nature-Culture en vue d'une reconnexion indispensable aux mondes qui nous entourent, en tant que photographe, comment puis-je participer de cette nécessité ?

J'imagine par exemple qu'il me faudrait cesser de photographier l'anthropisation du monde avec ce recul analytique qui a caractérisé une photographie documentaire à laquelle je me suis longtemps référée, et tenter de retrouver un lien distendu par une posture du retrait, en abordant les lieux plus directement, avec empathie et humilité.

Si au début du XXème le ruisseau des Aygalades était encore un lieu de villégiature, un siècle d'urbanisation et d'industrialisation ont eu raison de sa continuité, de son débit et de son équilibre écologique à tel point que certains habitants en ont oublié même son existence. Cette mauvaise réputation pourrait aisément servir d'excuse pour ne pas s'occuper de sa renaturation alors même qu'Euromed II articule son projet autour de lui.

C'est ainsi qu'en 2017, une expédition faite d'artistes, d'habitants, de chercheurs, d'aménageurs a entrepris une remontée les pieds dans l'eau du ruisseau. Nous avons alors tous été saisis par les beautés cachées des Aygalades. Au fond du lit de cette rivière abîmée, entre deux segments busés, se déployait un espace de nature luxuriante inondé d'une lumière zénithale dans lequel les couleurs primaires des déchets, des plastiques et des objets hétéroclites, formaient avec la végétation un tableau paradoxal.

J'hésitais un temps à photographier cette beauté tragique de peur d'esthétiser à outrance le réel, ce dont se méfient à juste titre les processus de représentation documentaire. Porté par le désir de renouveler ma pratique, je décidais de considérer le ruisseau comme une entité digne d'égard et d'empathie à qui je devais respect et honnêteté (plutôt que comme un objet ou un phénomène à documenter).

Je choisis alors de photographier avec la même attention toutes ses beautés, sans distinction, celles dites propres ou naturelles et celles dites sales, c'est-à-dire en réalité non solubles dans le cycle du vivant. J'ai vu dans cette posture, le moyen d'être fidèle à mes émotions et ainsi peut-être de produire des images susceptibles de participer à la lutte que d'autres, citoyens, ont entreprises pour sa réhabilitation.

—

Geoffroy Mathieu, 2020

LA MAUVAISE RÉPUTATION

“ La mauvaise réputation est le dernier travail du photographe Geoffroy Mathieu. Depuis plusieurs mois, et dans le cadre des interventions proposées par le Bureau des guides du GR 2013 dans ce territoire, Geoffroy arpente les rives et le lit du ruisseau des Aygalades à Marseille. Autrefois lieu de récréation et de rafraîchissement pour les marseillais (notamment à l'endroit de sa cascade, actuellement en cours de restauration), l'eau du ruisseau est aujourd'hui confisquée par le fonctionnement de la carrière de la société Lafarge, qui gère le vallon. La traversée presque constante de zones habitées apporte ensuite au cours d'eau de nombreux polluants, à la fois domestiques et industriels. À cela il faut ajouter que ses rives sont difficilement accessibles.

Dans les photographies de Geoffroy Mathieu, éclatantes de couleur et d'une composition extrêmement précise, le ruisseau devient un motif de spéculation poétique autour de questions liées à l'écologie, l'aménagement du territoire, et l'espace public.”

Soraya Amrane et Rafael Garido, éditions Zoème.

LA MAUVAISE RÉPUTATION, par Geoffroy Mathieu

Paru le 25 /10/2020 aux éditions Zoème, Marseille.

Broché 96 pages, 70 photographies en couleur, Format : 200 x 300 cm

ISBN : 978-2-9567626-6-9

Prix public 25,00 €

<http://zoeme.net/la-mauvaise-reputation/>

Textes : Collectif des Gammars et Baptiste Lanaspèze.

Carte : Alexandre Lucas.

Couverture : presses typographiques de l'Annexe à Marseille.

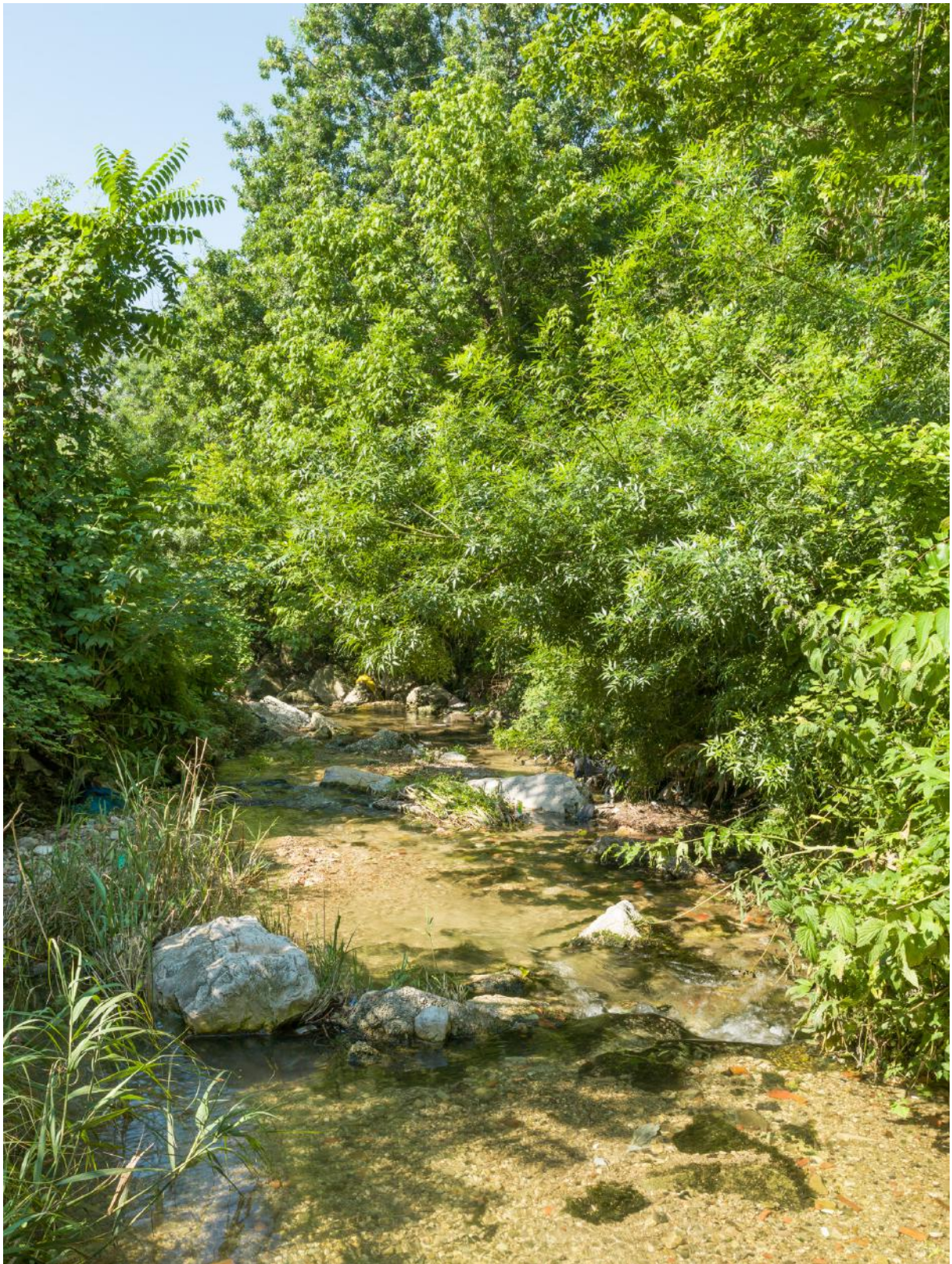
Impression et façonnage : CCI Imprimerie Marseille.



La mauvaise réputation © Geoffroy Mathieu



La mauvaise réputation © Geoffroy Mathieu



La mauvaise réputation © Geoffroy Mathieu



La mauvaise réputation © Geoffroy Mathieu



La mauvaise réputation © Geoffroy Mathieu



La mauvaise réputation © Geoffroy Mathieu

REMONTER LE COURANT

Un récit fleuve

Un cours d'eau, qu'il soit ruisseau, rivière ou fleuve, est toujours une histoire fondatrice. Fondatrice d'un sol, du vivant, du mouvement des humains aussi. Qu'on l'appelle Caravelle ou Aygalades, le nom de ce fleuve côtier nous raconte ces strates de la mémoire : Eaux abondantes (de l'occitan aigalada), falaise rocheuse (de la racine celtique Car).

Un fleuve est une rivière qui se jette dans la mer. Son bassin versant est ainsi toujours l'arrière d'un littoral et la mer dans son immensité la continuité de son lit.

Dans le cas de notre ruisseau, le littoral s'est depuis plus de 150 ans appelé Port de Marseille. Ainsi après avoir été l'histoire de l'eau qui abonde champs et jardins et celle des falaises qui accueillent grottes et ermites, l'histoire du ruisseau est celle du développement du port et de la transformation progressive du nord de Marseille en une vaste zone arrière portuaire et industrielle.

Alors que les affluents mais aussi les déchets et les pollutions dévalent vers la mer, c'est en remontant le courant qu'on saisit ce qui a amené le Ruisseau des Aygalades/Caravelle vers sa disparition physique et son oubli dans l'imaginaire collectif comme dans la gestion urbaine. Les usages industriels, l'urbanisation et plus globalement les activités humaines ont, de béals en buses peu à peu canalisé l'eau, de remblais en terril rendu les berges invisibles, de rejets en capture d'eau rompu l'équilibre écologique du milieu qu'il compose. Remonter le courant d'une mémoire invisible n'est pas une mince affaire, il faut s'y mettre à plusieurs !

En 2007, Christine Breton, conservateur du Patrimoine, qui depuis déjà une dizaine d'années travaille dans les quartiers nord de Marseille aux côtés des habitants, identifie à partir des plans de l'autoroute de 1933 (dates des premiers dessins) et 1943 (dates des premières expropriations), une galerie souterraine, traversant l'autoroute au niveau du noyau villageois des Aygalades. Cette galerie permettait de relier l'ancien pavillon du Château Falque (le château lui-même ayant été détruit par l'autoroute) à l'usine Falque, l'huilerie qui deviendra bien plus tard la Cité des arts de la rue.

C'est avec le corps et collectivement, avec les habitants eux-mêmes devenus enquêteurs de leur propre quartier et avec les artistes nouvellement installés, que se fera l'exploration « en vrai » de ce souterrain urbain, à la lampe torche et au sécateur, pour finalement déboucher sur... la cascade. Et une cascade ne peut pas être qu'un égout. Une cascade ça coule fort, c'est vivant, ça nous rappelle à tous quelque chose du sauvage.

Et ainsi commence l'histoire du contre-courant, de la recherche des histoires perdues pour reconstituer pas à pas un autre récit du fleuve que celui de la légende nostalgique ou du caniveau. Ce récit-là pourrait peut-être nous aider à de nouveau partager l'existence du ruisseau, et par la connaissance et l'usage à en prendre mieux soin ?

Cela prendra de nombreuses formes :

- La marche encore, toujours, car la marche nous permet de passer du temps avec le ruisseau, et nous maintient en rencontres, en éveil, en mouvement.
- L'aménagement avec les retrouvailles progressives des berges magnifiquement restaurées par la Cité des arts de la rue, ses artistes et ses « cascadeurs ».
- La réappropriation collective de la mémoire avec l'incroyable, même si éphémère, histoire du jardin *Ça coule de source*, jardins partagés autour d'une source retrouvée, inventés par les habitants de la cité d'habitat social des Aygalades partis au milieu de leurs immeubles à la recherche des traces du château de Castellane.
- L'imagination et les tentatives des habitants de la Viste, au-dessus de la falaise et de ses grottes, pour retisser par un cheminement ce lien à la fois topographique et social entre le plateau et la vallée.
- Puis encore plus haut, en se rapprochant de la source aujourd'hui captée par la carrière des cimenteries Lafarge, l'engagement citoyen pour observer, et parfois dénoncer les réalités contemporaines des impacts industriels qu'on ne peut pas regarder que sous l'angle patrimonial d'une histoire locale.

Aux abords du ruisseau, chacun à sa façon puis de plus en plus ensemble, notamment lors des Journées Européennes du Patrimoine, nous avons commencé à remonter le cours du temps, à la recherche des histoires du ruisseau. Mais il faudra attendre 2017 pour que s'organise pour la première fois une remontée physique et collective du ruisseau, de son embouchure à Arenc jusqu'aux sources de Septèmes. Proposée dans le cadre du Contrat de baie, c'est cette fois avec des bottes que l'exploration se fait. Elle s'est déroulée sur 2 jours, réunissant les associations d'habitants, les artistes, les aménageurs et cette fois également des scientifiques missionnés pour enfin étudier l'état écologique du fleuve.

De cette aventure, presque 10 ans après la redécouverte de la cascade, est né un collectif réunissant tous les acteurs de cette histoire déjà longue. Ce regroupement d'habitants et de structures actives dans le champ culturel, environnemental ou du cadre de vie a choisi le Gammare pour se nommer. Le récit de cette petite crevette du ruisseau vous est raconté dans cette première Gazette qui, deux fois par an, partagera des histoires, transmettra des informations et proposera des actions pour s'impliquer dans le devenir du fleuve côtier.

On y partagera les connaissances collectées au travers des conférences, des balades et des multiples actions associatives, avec pour objectif commun de participer à la restauration écologique du ruisseau et à sa meilleure intégration dans notre ville et dans nos vies.

—

Julie de Muer, pour le collectif des Gammare,
In *la gazette du Ruisseau #01*, Hiver 2020.

From : baptiste.lanaspeze@wildproject.org
To : malika@extinctionrebellion.fr
Date : 23 May 2031
Subject : Commune des Aygalades

Chère Malika,

C'est un plaisir d'avoir de tes nouvelles après toutes ces années, et une belle surprise d'apprendre que tu travailles aujourd'hui chez XR. Je ne m'étais jamais fait à ta décision d'abandonner la littérature, mais c'est sûrement parce que j'avais été déçu de ne pas publier ton roman à l'époque. Mais ce que XR est en train d'écrire depuis 10 ans avec son action me semble avoir au moins autant de valeur. Après tout, c'est toujours de l'écofiction, écrite non pas avec des mots mais avec des actes.

Comme je te le disais, la proposition que vous nous faites tombe à un moment idéal. Depuis l'occupation de l'autoroute Nord, on n'a jamais eu autant besoin de renfort de la part des mondes militants. Si on veut sortir vivants de cette histoire... Je te vois sourire, tu trouves sûrement que j'exagère – mais à peine. La bataille a pris une tournure qu'on n'avait pas prévue, et il me semble que le destin de cette Commune des Aygalades n'est plus désormais un enjeu seulement local. Le fait qu'XR voie les choses comme ça a été une grande émotion ici. Nous comptons tous ici sur ça pour sortir de la situation. J'ai soumis ta proposition au comité communal, et tout le monde est partant pour s'embarquer avec vous dans cette mobilisation internationale.

Abir et Arnaud se mettront en relation avec vous dès demain sur toute la partie logistique. Pour la partie communication, voici donc ce que je peux te dire en tant que résident actif de la Commune Autonome des Aygalades. Ces propos (qui n'engagent que moi, et qui peuvent rester anonymes) témoignent de 5 ans de participation à la vie de la commune et au comité. Je te laisse piocher dans tout ça ce qui te semblera utile, je te fais entièrement confiance là-dessus. J'espère que ça te permettra de construire ce qui est nécessaire à la mobilisation. Je me suis senti plus à l'aise finalement de t'écrire en français, je m'en remets à toi pour la traduction. Concernant les images, plutôt qu'un reportage classique, je joins à ce mail un travail un peu ancien du photographe Geoffroy Mathieu sur le ruisseau des Aygalades lui-même.

Ces images datent d'il y a un peu plus d'une décennie – elles ont été prises entre 2018 et 2020, donc bien avant le début de la Commune. Cela permet de se souvenir qu'il n'y a pas si longtemps, il n'était pas trop question de s'y baigner avec nos enfants, ni d'irriguer nos jardins. Rien que le débit... on pouvait à peine parler d'un ruisseau. Comparer l'état du ruisseau aujourd'hui avec ces images, c'est une bonne façon d'évaluer le travail mené par la Commune. On entend souvent dire qu'« avant, c'était un égout », mais d'abord l'expression est inexacte, et ensuite, l'endroit était peu accessible, très peu documenté, et pour ainsi dire en dehors des radars. Et il y a eu ensuite une telle pléthore d'images sur le « ruisseau retrouvé » (je crois qu'il y a eu un compte Insta qui s'appelait « Ayga porn »), qu'on a quasiment oublié à quoi il ressemblait avant.

Ces images sont aussi une façon de rappeler que le ruisseau est la colonne vertébrale de notre commune – et pas seulement dans le sens où notre territoire correspond à peu près

au bassin-versant des Aigalades : mais aussi sur le plan historique : il faut le rappeler, tout est parti du ruisseau ! Le contexte de l'apparition de la commune, au début des années 2020, c'est cet interminable conflit sur la pollution industrielle des eaux souterraines tout au long du ruisseau à partir de Septèmes, et la destruction de tous les jardins et potagers, pile à un moment où l'agriculture urbaine était en plein essor – et où les institutions commençaient à se poser la question de la « dépollution » du ruisseau à cause des projet résidentiels de la deuxième phase du programme Euroméditerranée. Cette partie de l'histoire avait été très documentée à l'époque, on trouve encore plein de choses sur Internet.

Pour ce qui concerne « l'actualité autoroute », oui, c'est une décision qui a été concertée, depuis longtemps, et qui s'inscrit pleinement dans la logique de tout ce qu'on fait depuis 5 ans que la Commune existe. Je sais que ça nous a aliéné quelques sympathies, mais ce sont des sympathies dont on se passe volontiers ; ceux qui ont un peu suivi l'histoire de la Commune savent que ce n'est que la suite logique des actions antérieures. On a déjà réalisé le zéro voiture sur l'ensemble de la Commune il y a 2 ans, et ça a considérablement modifié le rapport de tous les habitants au territoire communal ; c'est comme si on vivait soudain dans un espace beaucoup plus grand, beaucoup plus beau, beaucoup plus doux. À partir de là, ç'a été de plus en plus compliqué pour tout le monde de continuer à supporter que 100 000 véhicules passent chaque jour au-dessus de nos têtes. Je parle évidemment des nuisances, mais pas seulement. Ça devenait quasiment de la schizophrénie pour nous, de mettre en œuvre une gestion biorégionale du territoire aussi fine, en continuant d'être surplombés par ce cauchemar des Trente Glorieuses.

La destruction de l'autoroute a été décidée en janvier, puis préparée pendant un peu plus de 3 mois, et réalisée dans la nuit du mardi 16 avril par une centaine de personnes (au niveau de Saint-Charles et du triangle de Septèmes). C'est Abir qui a coordonné l'opération, elle t'en dira plus si besoin.

Une des raisons pour lesquelles ça a marché, c'est qu'on a bénéficié de soutiens internes au sein de nombreux services et institutions en dehors de la Commune. Ça montre à quel point la situation est complexe, et ça rappelle que ce qu'on entreprend ici résonne chez des millions de Français, y compris des fonctionnaires en poste ! C'est évidemment grâce à ça qu'on existe et qu'on tient depuis 5 ans, mais là on a franchi un cap, qui rend ce soutien encore plus crucial. Si l'armée finit par entrer dans la Commune, et qu'il y a des arrestations, ce sera la fin.

Bref, ça fait donc un peu plus d'un mois que l'autoroute Nord est bloquée sur tout le territoire, de Septèmes jusqu'à Saint-Charles. Marseille reste desservie par l'autoroute littoral, on ne fait après tout que supprimer un accès qui éventre les quartiers Nord depuis les années 1950 sur 10 kilomètres, à hauteur du 3e étage des immeubles – avant la construction de la plupart des cités, certes... Mais il était temps que la moitié de la ville arrête de servir de paillason, non ? Franchement, cette mesure, comme la plupart des choses que met en place la Commune, relève du bon sens. Si le territoire national était géré selon les mêmes principes, la France serait méconnaissable ; et son territoire, vivant et apaisé. Le pire – et je te jure que ça m'empêche parfois de dormir –, c'est que ce serait faisable, à tous points de vue.

Cette histoire de destruction d'autoroute a certes ouvert des affres juridiques dont je ne sais pas comment on va se défaire ; notre stratégie, comme je te le disais, est de viser le politique, directement au niveau gouvernemental, via une mobilisation de l'opinion, pour faire de cette histoire l'emblème d'un changement de monde. Tout le monde a vu les images : la végétation commence à percer l'asphalte, les 10 km sont devenus une sorte de parc urbain où les gens se promènent le soir, si on tient encore un an, ça va être les jardins suspendus de Babylone. Des collectifs d'architectes ont installé des systèmes d'accès tous les 500 m (escaliers en bois, échelles, remblais...) ; les gens dans les immeubles fument à la fenêtre et blaguent avec les promeneurs de ces ramblas suspendues. Je ne sais pas combien de temps ça durera, mais la destruction de cette autoroute Nord, une des plus anciennes de France, restera dans les mémoires... Même les Marseillais du centre-ville viennent en masse se balader le soir depuis la porte d'Aix, pour venir voir la Commune en balcon... Ça brouille la frontière entre la Commune et Marseille, c'est tout ce qu'on demande !

Car, pour répondre à une question que tu n'as pas posée (merci !), mais qui revient sans cesse dans les médias, la Commune ne consiste pas à créer une « nouvelle frontière » ou une « enclave » dans le territoire national. C'est même le contraire. Nous avons simplement décidé de faire primer les formes du territoire sur les limites administratives établies. Les territoires écologiques immémoriaux des bassins-versants ne constituent pas de « nouvelles frontières » ; ils sont simplement la structure du monde. On n'enclave pas un bassin-versant ; on enclenche un désenclavement du territoire national.

Pardon de t'infliger ce passage célèbre de Gary Snyder :

« Un bassin-versant est quelque chose de merveilleux à prendre en compte : ce processus (pluie, cours d'eau, évaporation des océans) fait que chaque molécule d'eau sur terre fait le grand voyage tous les deux millions d'années. La surface de la Terre est sculptée en bassins-versants – une sorte de ramification familiale, une charte relationnelle et une définition des lieux. Le bassin-versant est la première et la dernière nation dont les limites, bien qu'elles se déplacent subtilement, sont indiscutables. Les races d'oiseaux, les sous-espèces d'arbres et les types de chapeaux ou les habits de pluie se répartissent souvent par bassins-versants. Pour le bassin-versant, les villes et les barrages sont éphémères et ne comptent pas plus qu'un rocher qui tombe dans la rivière ou qu'un glissement de terrain qui bouche temporairement la voie. L'eau sera toujours là et elle arrivera toujours à se frayer un passage. Aussi contrainte et polluée que puisse être la rivière de Los Angeles aujourd'hui, on peut aussi dire que de manière plus globale cette rivière est vivante et qu'elle coule bien en dessous des rues de la ville dans des caniveaux géants. Peut-être que de telles déviations l'amuse. Mais nous qui vivons à l'échelle des siècles et non de millions d'années devons maintenir ensemble le bassin-versant et ses communautés afin que nos enfants puissent profiter de l'eau pure et de la vie qui gravite autour de ce paysage que nous avons choisi. Du plus petit des ruisseaux situés au sommet de l'arête jusqu'au tronc principal d'une rivière approchant les plaines, la rivière ne constitue qu'un seul lieu et qu'une seule terre. »

Voilà, je reste à ta disposition pour toute autre information si besoin. On s'organise ici pour être en capacité d'accueillir tout le monde à partir de samedi. Si on réussit ça ensemble, ça permettrait de fait de fédérer toutes les initiatives comparables qui ont fleuri depuis dix ans

en Europe – et qui commencent à esquisser, avec leurs modes d'organisation écologique des territoires, une alternative à l'État-Nation.

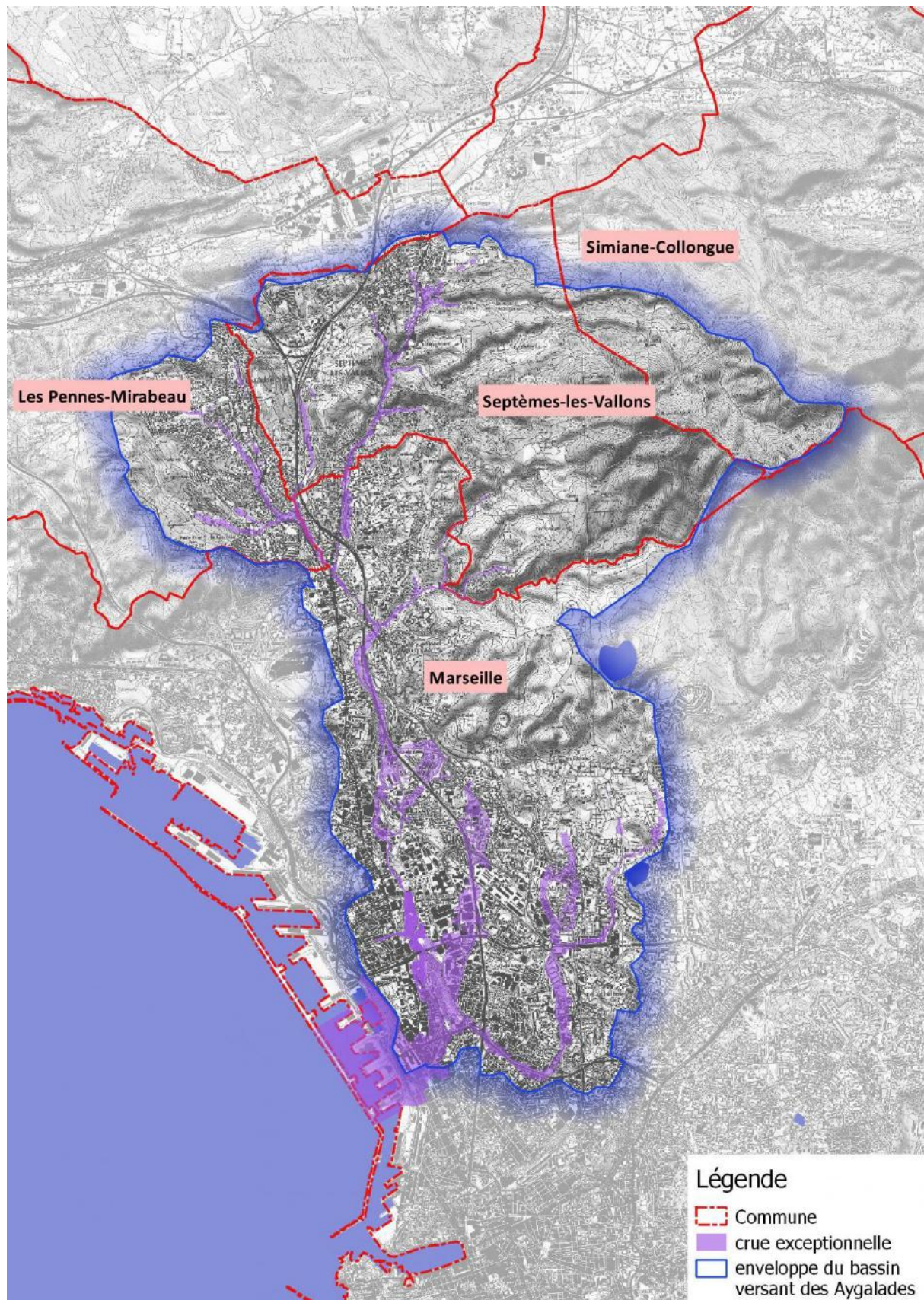
Il y a dix ans, il faut se souvenir que personne ne savait ce que voulait dire le mot « biorégionalisme », et on n'entend plus que ça aujourd'hui ! Rien que pour ça, on peut dire que la bataille en un sens est gagnée.

Il y a des moments où on a l'impression qu'après des années d'immobilité, les choses basculent enfin, irrémédiablement. Comme un ruisseau qui reprend vie. Merci d'être là pour nous aider à écrire cette page d'Histoire.

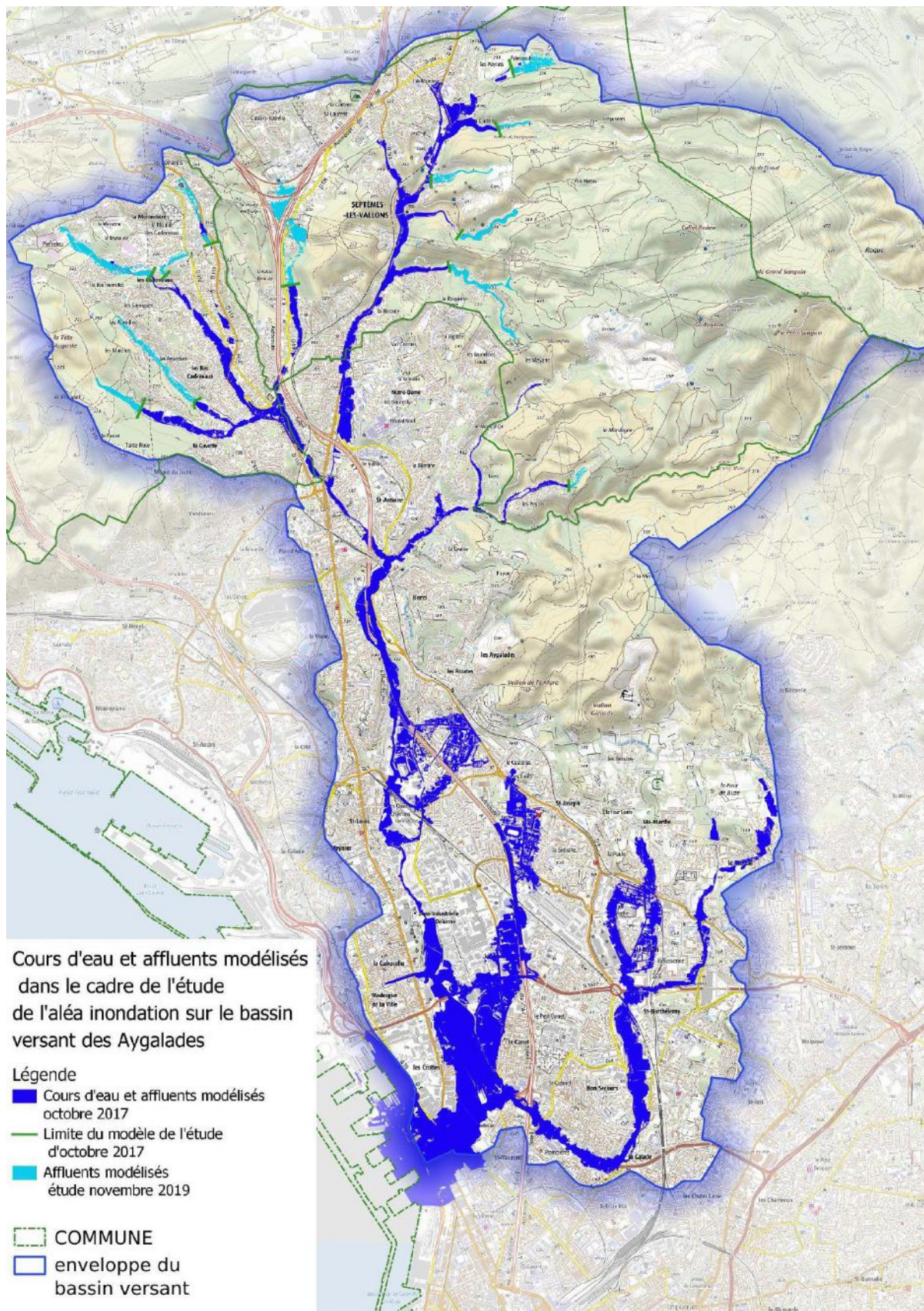
À bientôt,
Baptiste

Baptiste Lanaspeze | Fondateur | Editions Wildproject | 440 boulevard National F-13003
Marseille | www.wildproject.org

Ce texte de Baptiste Lanaspeze a été publié en préface du livre *La mauvaise réputation*, Editions Zoème, 2020.



*ill. le Bassin Versant
du ruisseau des Aygalades / Caravelle*



ill. le ruisseau des Aygalades / Caravelle